

## L'origine du toponyme catalan "Pi" et le mot "Pinus" du latin médiéval de Catalogne

Ce nom de *Pi* est porté, à ma connaissance, par deux localités du domaine linguistique catalan : une première, qui est située sur territoire de Bellver, dans le «partit judicial» de la Seu d'Urgell; une seconde, souvent appelée *Py* dans les cartes françaises, dans l'arrondissement de Prades (Pyrénées-Orientales). C'est au dernier de ces villages sans doute que se rapportent les mentions qui suivent:

950. «in Torrosindo, in *Pino*, et in Campelias, et in Segondaniano» (P. de Marca, *Marca hispanica*, col. 865).

1022. «in valle Confluente ... in villa *Pino*» (B. Alart, *Cartulaire roussillonnais*, Perpignan, 1880, p. 41).

Tandis que les deux qui suivent ont trait probablement au *Pi* de Bellver:

1010. «quantumcumque habeo in villa *Pino*, quae est in Cerdania» (P. de Marca, *op. cit.*, col. 977).

1040. «in comitatu Cerdaniensi medietatem alodii de *Pino*» (P. de Marca, *op. cit.*, col. 1070).

Mais ce *Pi* du «partit judicial» de la Seu d'Urgell n'est pas cité antérieurement; on ne le trouve pas dans l'acte de consécration et de dotation de la cathédrale d'Urgell datant de 819 ou de 839, en effet; il n'est pas impossible cependant que l'«alodem qui *Pino* dicitur» mentionné dans une donation faite en 982 au monastère de Ripoll<sup>1</sup> ait trait à notre localité. Par ailleurs, un «*Pino-Karcone*» figurant dans un document de l'an 878 à côté du «rivo Sambucae», qui doit être le même cours d'eau de la région de Besalú,

1. P. de Marca, *Marca hispanica*, col. 930.

près de Massanet et de Corsabell appelé «rivo Sambuce» en 881<sup>1</sup> et cité en même temps qu'un endroit «ad Pino-carone»,<sup>2</sup> doit être identifié d'après Monsalvatge<sup>3</sup> avec *Pincaró*, «lugar agregado al ayuntamiento de Bassagoda, y colonizado por los benedictinos del monasterio de Santa María de Arlés». Quant à l'«alodem de Pino» donné par le testament de Seniofred, comte de Barcelone, en 966, et situé «in valle Albed, in villa Beged»<sup>4</sup> d'après ce texte, les moyens dont je dispose ne me permettent pas de le retrouver dans le lexique toponymique moderne.

Le seul savant qui se soit occupé de l'un de ces noms de lieu a été Longnon qui, parlant du *Py* des Pyrénées-Orientales, le joint au *Py* de l'Aveyron (et il mentionne encore des localités appelées *le Py* dans les départements de l'Ariège, de la Lozère et du Tarn), aux *Pis* du Gers et du Lot-et-Garonne, aux *Pys* de la Dordogne, de la Haute-Garonne, aux *Pins* enfin de la Charente et d'ailleurs, pour en faire des continuateurs du latin PINUS «pin». <sup>5</sup> L'étymologie paraît évidente, puisque PINUS a justement donné *pi* dans toute cette partie du domaine provençal et sur terre catalane, et qu'il est chose courante que des localités aient tiré leur nom de celui d'un arbre. Fait curieux cependant, Balari, dont le flair linguistique était remarquable, ne mentionne pas le toponyme *Pi* parmi ceux qui sont dérivés de noms botaniques : serait-ce qu'il a senti le terrain peu sûr, et qu'il a pensé peut-être à une autre possibilité qu'il n'aurait pas osé exprimer?

C'est que, en effet, en érudit sagace et en patient fouilleur de documents médiévaux qu'il était, Balari aura pu tomber sur une série de passages de documents publiés dans la *Marca hispanica*, où il est difficile de faire de *pinus* un nom d'arbre. La plus ancienne en date de ces mentions se trouve dans un acte traitant de la vente d'un château à Olesa en 963 : il y est question d'une limite qui «va-

1. F. Monsalvatje y Fossas, *Noticias históricas*, vol. IV, p. 108; cf. M. de Montoliu, *Els noms de rius i els noms fluvials en la toponímia catalana*, BUTLLETÍ DE DIALECTOLOGIA CATALANA, vol. X, p. 9; 1922.

2. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. VII, p. 25.

3. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. X, *Geografía histórica del condado de Besalú*, p. 223.

4. P. de Marca, *op. cit.*, col. 885.

5. A. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, p.p. L. Marichal et L. Mirot, p. 617; Paris, 1920-1929.

dit per ipsam serram de Ragenario et per ipsa Erola sive per ipso *pino* qui est super vineas de Fruiano... et inlaterat ad ipso *pino* qui vocatur ad ipsa Alzinela».¹ Sans doute ce «*pino* qui est super vineas de Fruiano» peut-il être un pin; mais on avouera que cette explication ne peut guère se soutenir en ce qui concerne le «*pino* qui vocatur ad ipsa Alzinela», puisqu'on ne comprendrait pas pourquoi on aurait donné le nom de l'yeuse à un cônifère. Dès lors, on en est conduit à se demander si, dans le passage précité, le premier «*pino*» lui aussi ne désignerait pas autre chose qu'un arbre.

Une dizaine d'années plus tard, en 974, une donation de Gauzfredus, comte de Roussillon, au monastère de St. Pierre de Rodés, mentionne une limite qui «ascendit in summitatem de ipso *pino* altiore qui ibidem est, qui habet inhonestum atque incompositum nomen; cujus tamen nomen omnibus notissimum est, quem nos propter deformitatem scribere devitamus»; dans ce même document, il est question encore des «*pinos* de portum sancti Genesii», ainsi que d'une autre limite qui «ascendendo seu descendendo pervenit in ipso *pino* qui est super ipso Roniscalio».² Il est évident que l'expression «summitatem de ipso *pino* altiore» ne peut désigner la cîme d'un pin, mais bien le point le plus élevé d'un accident de terrain. Et cette hypothèse est confirmée encore par les mots qui voisinent avec notre *pinus* dans certaines formules énumératives: dans une charte de 977 en faveur de l'église St. Vincent de Besalú, cette formule énumère les «silvis, garricis, arbores pomiferos vel impomiferos, rochas, *pinos*, aquis aquarumve ductibus...»,³ et dans une donation d'Ermengandus, comte d'Urgell, au monastère de St. Saturnin, en 1033, se retrouve un passage assez semblable, puisqu'il y est question des «aquis aquarum, cum eorum fontanulis sive irrigariis, *pinos* et rochas, petras mobiles vel immobiles».⁴ Dans le premier de ces passages, le sens de «pin» donné à notre mot ne conviendrait guère, et ceci pour deux raisons: d'abord parce que la formule parle déjà des «arbores pomiferos et impomiferos», et qu'une mention spéciale des pins ne se comprendrait pas; au surplus —

1. P. de Marca, *op. cit.*, col. 883.

2. P. de Marca, *op. cit.*, col. 903-905.

3. P. de Marca, *op. cit.*, col. 913. Cf. *España sagrada*, t. XLIII, p. 415; Madrid, 1819.

4. P. de Marca, *op. cit.*, col. 1057.

et c'est là aussi la seconde raison — «*pinos*» ne voisine pas immédiatement avec «*arbores pomiferos vel impomiferos*», mais bien avec «*rochas*». Et le second passage est plus clair encore : il n'y est point question d'arbres, et «*pinos*» ne fait qu'un tout avec «*rochas, petras mobiles vel immobiles*».

Cela nous conduit, si je ne me trompe, à supposer à notre *pinus* le sens, non pas de «*pin*», mais de «*saillie rocheuse*», d'une forme particulière peut-être, d'un volume plus ou moins considérable. Et ce sens convient, non seulement aux deux formules que je viens de reproduire, mais aussi aux passages plus anciens : il est tout naturel qu'une saillie rocheuse puisse dominer une vigne, et qu'elle puisse porter le nom de «*saillie rocheuse de l'yeuse*».

Ce terme du latin médiéval catalan, que nous avons rencontré sous les formes *pino*, *pinos*, postule une base \**pinu* semble-t-il, le -*n* final ayant disparu en catalan, de sorte que de \**pinu* on aboutit normalement à *Pi*, *Py* dans la toponomastique actuelle. Est-ce à dire que tous les noms de lieu *Pi*, *Py* du Languedoc et d'ailleurs remontent à ce \**pinu* «*accident de terrain?*» Certes non : je suis persuadé que le latin *pinus* «*pin*» se retrouve, au contraire, dans quantité de toponymes ayant cette forme, en Catalogne comme en Languedoc; et il n'est même pas dit que nos deux *Pi*, *Py* n'en dérivent point, plutôt que du \**pinu* que je viens de postuler. Il est plus que probable que ces deux *pinus*, nom d'arbre et nom de saillie rocheuse — saillie rocheuse qui pourrait évoquer l'idée de quelque gigantesque phallus, d'où l'«*inhonestum atque incompositum nomen, quem nos propter deformitatem scribere devitamus*» de 974 — ont vécu côte à côte durant de longs siècles; il est probable même que si notre \**pinus* a disparu, ç'a été par suite de son homonymie avec *pinus* nom d'arbre.

Car il ne paraît pas que \**pinu* ait persisté, dans le lexique courant, en Catalogne ou en Languedoc. Nulle raison en tout cas de supposer que le mot *pic* «*montagne en pointe, sommet escarpé d'une montagne*» en Béarn, d'après Mistral,<sup>1</sup> et qui se retrouve dans quantité de dénominations géographiques, comme *Pic d'Ossau* ou *du Midi*, *pic d'Oussau* en béarnais, ne serait qu'une réfection tardive, quant à la finale -*c*, d'un \**pinu* qui aurait régulièrement perdu

1. F. Mistral, *Dictionnaire provençal-français*, t. II, p. 563.

son -n, et qui aurait été attiré par *pi*, *pic* «pointe». Il n'en est pas moins curieux de voir que, dans cette même région, «à pic, perpendiculairement», se dit à *pi*, et que cette expression est, ou du moins paraît être, très voisine de son correspondant espagnol, l'adjectif *pino*, -a «en pente très forte, presque vertical, très escarpé». Je veux bien que ce rapprochement entre le languedocien à *pi* et l'espagnol *pino* ne soit qu'un simple mirage phonétique : mais il me paraît par contre difficile de séparer notre \**pinu* «saillie rocheuse» de ce même adjectif espagnol, qui lui-même doit être apparenté quant à son origine au substantif féminin *pina*, «nombre que se da en algunas provincias de España al mojón de forma cónica o redonda de alguna altura que termina en punta y se emplea como indicación de términos municipales o de grandes propiedades»,<sup>1</sup> et que Covarruvias définit plus simplement par «mojón redondo y levantado que se remata en punta».<sup>2</sup> Sans doute le dictionnaire de l'Académie espagnole a-t-il ramené ce mot au latin *pinna*,<sup>3</sup> qui a eu effectivement, comme notre *pina*, le sens de «créneau», chez César et Virgile en particulier; mais, phonétiquement, cette opinion n'est pas soutenable : là encore, il ne s'agit que d'un mirage phonétique. Et la locution adverbiale à *pino*, «con que se explica la forma de tocar las campanas, levantándolas en alto, y haciéndolas dar vuelta» doit certainement être rapprochée de ces mêmes termes qui, tous ensemble, laisseraient supposer l'existence, en espagnol à une date très ancienne, d'un substantif *pino* très voisin comme sens de notre *pinus* du latin de Catalogne.

Ce substantif, au surplus, n'existe-t-il pas justement dans la troisième des langues de la péninsule ibérique, le portugais? Les dictionnaires, celui de C. de Figueiredo par exemple, donnent en effet le nom *pino*, masculin, «o ponto mais alto; zenith; auge»,<sup>4</sup> ainsi que le terme dialectal *pinóco*, masculin, «o ponto mais alto de um monte ou de uma serra; marco geodésico» : Figueiredo dérive avec

1. *Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana (Enciclopedia Espasa)*, t. XLIV, p. 966.

2. S. de Covarruvias, *Tesoro de la lengua castellana*, parte 2.<sup>a</sup>, p. 143; Madrid, 1673.

3. *Diccionario de la lengua castellana* compuesto por la Real Academia Española, 3.<sup>a</sup> ed., p. 659; Madrid, 1791.

4. C. de Figueiredo, *Nóvo dicionário da lingua portuguesa*, vol. II, p. 322; Lisboa, 1899.

raison ce dernier mot de *pino*, de même que *pinote*, masculin, «salto de cavalgadura; pulo; piruêta», d'où le verbe *espinotear*, «dar pinotes; fig. encolerizar-se, barafustar».<sup>1</sup> Et il est évident que c'est à cette même famille qu'appartient encore le verbe *empinar*, «pôr a pino; levantar ao cume; erguêr; emborcar (copo, garrafa, etc.)» et, au sens réfléchi, «erguêr-se sôbre as patas traseiras, falando-se das cavalgaduras», c'est-à-dire «se cabrer» : Figueiredo lui-même, du reste, en fait un composé de *pino*.<sup>2</sup> Enfin, il va sans dire que le participe adjectif *empinado*, «direito; erguido; alcantilado; empolado, bombástico, falando-se de palavras ou de estylo», ne fait que suivre l'infinitif *empinar*.

Mais c'est que ce verbe *empinar* existe aussi en espagnol, avec ces mêmes sens d'«élever, hausser, lever» et, au réfléchi, de «se hisser sur la pointe des pieds, se cabrer»; et, au figuré, nous dit le dictionnaire de l'Académie, qui a été copié nombre de fois par la suite, «se dice de los árboles, torres, montañas, etc., cuando sobresalen entre otras». On ne peut naturellement en détacher le substantif masculin *empino*, «élévation, hauteur, éminences», qui peut sans doute être considéré comme un déverbal d'*empinar* — à moins que ce ne soit un composé direct du \**pino* substantif que j'ai supposé tout à l'heure avoir existé autrefois en espagnol. Et, pour le dire en passant, que l'expression *á pino* soit en étroit rapport avec la famille lexicale que nous étudions, c'est ce que suffit à prouver le fait qu'«empinar la campana» a exactement le même sens, selon Antonio de Nebrija,<sup>3</sup> que «poner la [campana] en pino».

Le catalan lui aussi connaît ce même *empinar*, «alçar en alt», ainsi que *empinar-se*, «alçar-se de puntetes; posar-se dret el cavall; pujar al punt més alt de les muntanyes» — sens pour nous tout particulièrement intéressant — le participe adjectif *empinat*, et les substantifs *empinament* et *empinada*, terme d'architecture qui désigne la «part corba del casquet de la capella per l'aresta»;<sup>4</sup> ces mots se retrouvent tous, sauf le dernier, en valencien, où ils sont

1. C. de Figueiredo, *op. cit.*, vol. I, p. 555.

2. C. de Figueiredo, *op. cit.*, vol. I, p. 487.

3. Antonii Nebrissensis, *Dictionarium*, pars II, p. 128; Matriti, 1741.

4. P. Labernia i Esteller, *Diccionari de la llengua catalana*, vol. I, p. 478.

attestés par Escrig y Martínez<sup>1</sup> avec la valeur qu'ils ont en espagnol.

Mais c'est encore qu'*empinar* a attiré plus d'une fois l'attention des étymologistes. Pour ne point parler de ceux qui ont été attirés par un des sens secondaires du verbe, celui de «lever le coude, boire beaucoup», ce qui leur a fait évidemment voir là un dérivé du grec ἐμπίνειν,<sup>2</sup> remarquons que D'Ovidio d'abord, dans un article vieux d'une trentaine d'années, rapprochant l'italien *impennarsi* «se cabrer» de l'espagnol *empinar*, propose d'y voir un composé de PĪNNA, dont il montre l'existence dans le lexique toponymique de différents pays, de ceux entre autres qui connaissent *impennarsi* et *empinar* : «Non sarà quindi audace — dit-il — postular nella latinità italo-spagnuola un \*IMPINNARE, donde, in vicenda semi-dotta, lo sp. pg. *empinar*, e per trafilà popolare, o in popolare abbigliamento (cfr. *discepolo* e sim.) il nostro *impennare*».<sup>3</sup> Et, beaucoup plus récemment, Madame Michaelis de Vasconcellos a proposé elle aussi une petite étymologie pour notre verbe, en même temps qu'elle traitait du portugais *pino*, qu'elle ramenait au latin PINUS, qui aurait donné deux résultats en portugais : *pinho* et *pino*, le premier étant le nom populaire du *Pinus maritima*, fréquent dans plusieurs provinces du Portugal — et elle entre dans de minutieux détails pour expliquer cette forme — et le second un produit savant, puisque «a conservação de *n* dental em *pino* é evidentemente culta». Mais l'évolution sémantique est encore bien plus compliquée : «Talvez fosse pela boca de astrónomos, astrólogos que êla se popularizou. Por causa do aprumo, da verticalidade da conifera que espiga com notavel rapidez, o pino que leva os nossos olhos direitinhos ao ceu, chegou a designar o ponto mais alto a que pode chegar o sol na sua marcha : o auge, o zenith, o cume. E dessa significação derivam locuções como *estar no pino do verão, do inverno, da balança*.

1. J. Escrig y Martínez, *Diccionario valenciano-castellano*, 3.<sup>a</sup> ed., p. 605; Valeucia, 1888.

2. F. Diez, *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen*, 4. Aufl., p. 657; Bonn, 1878; et G. Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, n.º 2811, p. 279; Paderborn, 1891. M. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, n.º 6519, p. 540; Heidelberg, 1935, note par contre que cette étymologie est peu vraisemblable.

3. F. D'Ovidio, *Impennarsi ed altri voci affini*, ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE, vol. XXVIII, pp. 534-549; 1904.

*Posto a pino*, etc. *Empinar-se* aplica-se ao cavalo que se *enarbola*, como dizem o nossos vizinhos, usando de uma figura retorica semelhante mas menos pitoresca que a portuguesa. De *pino* derivam tambem os *pinotes*, o *pinotear* e *espinotear* das cavalgadas irreguietas; e o *fazer pino* das criancinhas que aprendem a pôr-se em pé.<sup>1</sup>

Et bien que cette étymologie nouvelle ait paru si convaincante et de qualité tellement supérieure que Madame Michaelis de Vasconcellos a tenu à souligner qu'elle «é privadamente minha», elle soulève bien des objections. Notons tout d'abord que D'Ovidio avait déjà songé à voir PINUS à la base d'*impennarsi* et d'*empinar*, mais qu'il avait rejeté cette solution. Par ailleurs, lorsque Madame Michaelis de Vasconcellos, pour rendre compte du traitement non conforme aux lois phonétiques du -n- dans le portugais *pino* voit dans ce mot un terme savant qui aurait pénétré dans la langue courante par l'intermédiaire des astronomes et des astrologues, elle ne fournit aucune preuve à son affirmation. Pour qu'elle ait raison, il faudrait que ces astrologues et ces astronomes, embarrassés qu'ils étaient pour donner un nom au zénith ou à l'apside, soient allés chercher le nom latin d'un arbre, et plus spécialement du pin, nom qui de là, après avoir perdu sa terminaison latine, se serait infiltré dans le parler commun, où non seulement il aurait pris le sens plus général de «point le plus haut, le plus fort», mais où il aurait provigné et donné naissance à un nombre assez considérable de dérivés. Mais si les astronomes et les astrologues avaient eu vraiment besoin d'un tel vocable, seraient-ils allés chercher le nom latin d'un arbre, et n'auraient-ils pas eu plus simplement recours au grec ou à l'arabe? Et d'autre part, ce terme si spécial de *pino*, s'il avait eu le sens tout d'abord de «zénith» ou d'«apside» — y a-t-il beaucoup de mes lecteurs qui savent ce que c'est que l'apside? — est-il vraisemblable qu'il se soit encanaillé de telle façon qu'il ait pu entrer dans le vocabulaire le plus courant, avec le sens qu'il a ordinairement aujourd'hui?

Sens si général que les composés et les dérivés n'auraient conservé aucun souvenir de l'origine première de *pino* «pin» puisque

1. C. Michaëlis de Vasconcellos, *Miscelas etimológicas; Homenaje ofrecido a Ramón Menéndez Pidal*, t. III, pp. 463-465; Madrid, 1925.

*empinar* et *empinado* ne contiennent plus que l'idée de «sommets», c'est-à-dire qu'ils équivalent à «placer au sommet, dresser, lever», puisqu'il est certain que l'idée d'«embarcar» en dérive — il n'y a qu'à penser au français familier «lever le coude» — ainsi que celle, pour le participe, d'«empolado, bombástico».

Il y a au surplus, à cette étymologie de Madame Michaelis de Vasconcellos, une autre objection basée sur des faits plus précis. C'est qu'elle ne considère que *pino* et ses dérivés *pinote*, *pinotear* et *espinotear*,<sup>1</sup> et qu'elle ne cite même pas *empinar*. Or nous connaissons, d'une part, les rapports indiscutables existants entre *pino* et *empinar*, et nous savons d'autre part que cet *empinar* n'est point particulier au portugais, mais qu'il existe aussi en espagnol et en catalan. Mais, pour l'*empinar* espagnol, il n'est point besoin, si on lui suppose un étymon avec *-n-* intervocalique, des hypothèses de Madame Michaelis de Vasconcellos, puisqu'aussi bien ce *-n-* se conserve dans cette langue, comme du reste en catalan. Et si ce *pinus* «arbre» > «zénith, apside» est à la base de l'*empinar* connu de toute la péninsule, de deux choses l'une : ou cette formation est ancienne, et alors on ne voit pas pourquoi l'*-n-* n'aurait pas été traité de façon normale en portugais; ou bien elle est relativement récente. Mais, en ce cas, il n'y a guère que deux solutions possibles : ou qu'il s'agit d'un emprunt fait par le castillan (et au castillan par le catalan) au portugais, ou au contraire que nous soyons en présence d'un mot passé de l'espagnol au portugais. Soutenir qu'*empinar* aurait été forgé anciennement sur un *pino* «zénith» de la langue des astrologues est une pure fantasmagorie, qui manque de tout appui : il ne reste donc guère qu'à supposer que nous avons dans l'*empinar* portugais un emprunt de l'espagnol, ou dans le mot castillan un terme d'origine plus occidentale. Que choisir? Faut-il conclure, du fait que c'est au Portugal seul qu'*empinar* est fortement étayé par *pino* et ses dérivés *pinote*, *pinotear*, ainsi que par le *pinóco* «ponto mais alto de um monte» de *Tras os Montes*, que l'emprunteur serait le castillan, et le prêteur le portugais?

Un fait en tout cas est probable : c'est que le catalan a tiré son *empinar* du castillan. Le *Diccionari Aguiló*, en effet, ne donne qu'un seul exemple d'*empinar-se*, datant de l'année 1700, et prove-

1. C. Michaëlis de Vasconcellos, *art. cit.*, p. 463.

nant de Majorque.<sup>1</sup> Il est vrai que le même recueil mentionne *empignar*, qui paraît bien avoir le sens d'*empinar*, dans le *Llibre dels secrets de agricultura* de fra Miquel Agustí, édité à Barcelone en 1617, ainsi que *empinyar-se*, usité à Torrelameu, sans indication de date. Mais nous reviendrons sur ce point.

Pour les deux autres langues, leurs rapports respectifs en ce qui concerne *empinar* sont difficiles à démêler. Si c'est sur domaine portugais seulement qu'*empinar* est soutenu par le substantif *pino*, il ne faut pas oublier qu'à côté de l'espagnol *empinar*, nous avons le nom *empino* : et si même nous faisons de celui-ci un déverbal, il n'en reste pas moins, et l'adjectif *pino*, -a, et le substantif *pina*. Et en Catalogne même, si *empinar* paraît récent, *pinus* ne l'est pas du tout, puisqu'il est attesté, nous le savons, dès avant l'an mille.

Si tous ces mots semblent bien ne former qu'une seule famille, déterminer l'aspect précis de la base commune est une entreprise malaisée. Le *pino* portugais postulerait, à supposer qu'il ait évolué selon toutes les règles de la phonétique, un \*PINNU ou peut-être un \*PIMNU, mais non un \*PINU, puisque PANNU y donne *pano*, PINNA *pena* en ancien portugais, DAMNU, DOMNU, SCAMNU *dano*, *dono*, *escano*, et puisqu'un -n- précédé de -i- tonique y devient -nh-, comme dans VINU > *vinho*, CANINU > *cainho* et tant d'autres exemples analogues.<sup>2</sup> Le \**pino* espagnol, lui, ne peut venir que d'un \*PINU, puisque dans ce domaine ANNU donne *año*, CUNNU *coño*, et que DAMNU, *domnu* aboutissent à *daño* et *dueño*. Quant au *pinus* du latin médiéval de Catalogne, ainsi que les toponymes *Pi*, *Py*, ils ne peuvent théoriquement avoir à leur base qu'un \*PINU, puisque seul, en règle, le -N final disparaît, alors que -NN- (dans ANNU qui devient *any*) se palatalise, et que le groupe -MN- dans DAMNU, aboutit au même résultat.

En d'autres termes, catalan et espagnol s'entendent pour postuler à la base du \**pino* dont nous supposons l'existence à une époque ancienne une forme \*PINU. Mais ce même étymon ne peut expliquer phonétiquement le *pino* portugais. Serait-ce que, de même que l'*empinar* catalan a de bonnes chances d'être un emprunt

1. *Diccionari Aguiló*, fasc. VI, p. 153; *Biblioteca Filològica de l'Institut de la Llengua Catalana*, vol. VIII; Barcelona, 1917.

2. J.-J. Nunes, *Compêndio de gramática histórica portuguesa*, 2.<sup>a</sup> ed., p. 114; Lisboa, 1930.

de l'espagnol, le *pino* et l'*empinar* portugais auraient été pris à cette même langue, alors que celle-ci possédait encore le \**pino* substantif? Sans doute Nunes remarque-t-il que les emprunts de l'espagnol sont en nombre limité en portugais, contrairement à ce qu'on pourrait s'imaginer : mais ce qu'il ajoute, à savoir que cela «se explica de-certo pelo mais estreito parentesco das duas línguas e grande comunidade de vocabular»<sup>1</sup> ne signifie-t-il pas tout simplement qu'en réalité ces emprunts, si emprunts il y a, ne peuvent que difficilement être dépiétés? Ce qu'il y a de certain, c'est que cette hypothèse expliquerait le mieux du monde l'anomalie de la conservation du -n- dental dans le *pino* portugais, et permettrait par conséquent d'admettre l'existence, sur toute la surface de la péninsule ibérique, d'une unique base \*PINU.

Avant de nous prononcer, il est préférable cependant que nous recherchions ce que peut être ce \*PINU possible. Le premier mot qui se présente à l'esprit est évidemment le latin PĪNNA, qui a abouti à *penna* en ancien italien, à *peña* en espagnol, d'où, selon M. Meyer-Lübke,<sup>2</sup> le catalan *penya* et le portugais *penha* : et cette idée est d'autant plus naturelle — c'est d'ailleurs à peu près celle de D'Ovidio — que le sens du mot, soit «pointe» en ancien italien et «rocher» dans la péninsule ibérique, conviendrait fort bien à nos *pinus* du latin de Catalogne en particulier. Mais c'est là néanmoins une solution qui se heurte à de graves difficultés phonétiques. Si *penna* italien <PĪNNA explique aisément le composé *impennarsi*, nous avons vu que D'Ovidio, pour mettre ce même PĪNNA à la base de l'*empinar* espagnol, a été obligé de supposer que ce substantif n'avait pas suivi les voies ordinaires de la phonétique, et qu'il s'agissait d'un mot à empreinte demi-savante. Mais c'est là, de nouveau, une pure hypothèse : ce qui est certain, c'est que PINNA a laissé dans la péninsule ibérique des traces qui ne se confondent nullement avec le mot que nous étudions. L'ancien portugais connaissait en effet le substantif *pena* : nous le trouvons par exemple dans le toponyme «in *penacoua*» en 959,<sup>3</sup> dans les mentions «uno petazo...

1. J.-J. Nunes, *op. cit.*, p. 425.

2. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, n.º 6514, p. 539.

3. *Portugaliae Monumenta historica, Diplomata et chartae*, vol. I, p. 46; Olisibone, 1867.

se leva de illa *pena* de casa de ero» en 1008,<sup>1</sup> et «nostros castellos idest... *pena* de dono alcobria senior zelli» dans un acte de l'an 960 qui nous donne également le dérivé *penella*, «*Caria cum alias penellas et populaturas que sunt in ipsa stremadura*»,<sup>2</sup> dérivé figurant déjà dans un acte de 922 : «inde per *penellas* per illum montem ad illam aquellam».<sup>3</sup> Dans les anciens textes espagnols, PĪNNA est très fréquent : je me contenterai de citer «de *Pennarubia* usque ad S. Christophorum» et «usque ad summam *pennam*» dans un texte daté d'Oviedo en 804,<sup>4</sup> «per *pennas* de illos portos usque in termino... de Astorica» dans une charte d'Oviedo<sup>5</sup> en faveur de l'église de Léon, en 916, «in lomo de *Penna* alta» en 969<sup>6</sup> dans une donation faite au monastère d'Arlanza. Pour la Catalogne enfin, le même document de 974 qui parle de ce «*pino* altiore... qui habet inhonestum atque incompositum nomen» mentionne aussi un «castrum quod dicitur Verdaria... cum ipsa *pinna* nigra»,<sup>7</sup> et une confirmation par le pape Benoît VI des privilèges du monastère de St. Pierre de Rodés, portant cette même date de 974, cite un «castrum quem vocant *Pinna-nigra*»<sup>8</sup> qui doit être le même que le précédent : les scribes faisaient donc une différence très nette entre notre \**pinus* et le PINNA latin, qui apparaît sous sa forme vulgaire dans un texte de 1116 par exemple, où il est question de «ipsam serram de *Pinea* majore».<sup>9</sup> Au surplus, un masculin \*PĪNNU, même de formation romane, n'est attesté nulle part : et, s'il existait, il ne saurait expliquer ni le \**pino* espagnol, ni le *pinus* du latin de Catalogne, puisque le -Ī- n'aboutit pas à -i- dans ces domaines linguistiques, et que le -NN- latin ne peut, en principe, se retrouver dans ces deux mots.

Le gaulois, par ailleurs, possédait un substantif PĒNNOS,<sup>10</sup> qui existe en particulier dans le nom de lieu *Pennolucos*, «tête, extrémité

1. *Op. cit.*, vol. cit., p. 123.

2. *Op. cit.*, vol. cit., p. 51.

3. *Op. cit.*, vol. cit., p. 16.

4. *España sagrada*, t. 26, p. 442.

5. *España sagrada*, t. 34, p. 435.

6. D. L. Serrano, *Cartulario de San Pedro de Arlanza*, p. 51; Madrid, 1925.

7. P. de Marca, *op. cit.*, col. 904.

8. P. de Marca, *op. cit.*, col. 906.

9. F. Monsalvatje y Fossas, *Noticias históricas*, t. XI, p. 396.

10. A. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 966.

du lac»,<sup>1</sup> aujourd'hui Villeneuve, à l'extrémité orientale du lac Léman, et dont les correspondants se rencontrent çà et là dans les langues celtiques, comme *penn* «tête» en gallois et en breton, *cenn* «tête» en irlandais, *pén* en cornique moderne.<sup>2</sup> Il figure aussi dans le composé *arepennis*, *arapennis* chez Isidore de Séville,<sup>3</sup> qui est à la base de l'espagnol ancien *arapende*, *arpende*, «ancienne mesure de cent-vingt pieds carrés», pour ne point parler du français *arpent*, provençal *arpént*, *arpent*. Etant donné le sens de «Kopf, als Ende, Spitze, Gipfel» que donne Holder à PĒNNOS, il serait extrêmement tentant de supposer que ce PENNOS est devenu \**pinu*, d'où seraient sortis le \**pino* espagnol et son correspondant catalan. Cette hypothèse paraît étayée par une forme *Similpinus*, nom de personne que Holder fait remonter à un \*SAMALO-PENNOS;<sup>4</sup> et M. Jud, étudiant les aboutissants romans du composé gaulois TALO-PENNO paraît tenté d'admettre l'existence d'un TALO-PINNO qui expliquerait le limousin *alapens*, ainsi que le portugais et galicien *alpendre*.<sup>5</sup> Mais c'est que Holder ne mentionne *Similpinus* qu'à propos d'un suffixe *-pinus*, et qu'on ne le retrouve dans son vaste recueil ni sous *Similpinus*, ni sous \**Samalo-pennos* : tout indice manque, par conséquent, pour juger de la valeur de cette étymologie. Quant au *talo-pinno* auquel fait allusion incidemment M. Jud, je me demande si ce n'est point une simple faute d'impression pour *talo-penno* : le fait est que le -Ē- de -PENNO suffit parfaitement à expliquer le -e- des mots limousin et portugais. Et une grave raison qui s'oppose à ce que PĒNNOS ait pu devenir \**pinus* en gaulois, c'est que, comme l'éminent linguistique et connaisseur de la toponymie celtique qu'est M. Hubschmied veut bien me le faire observer, si l'allongement de -N- en -NN- est très fréquent en celtique,<sup>6</sup> il n'existe pas, à sa connaissance, d'exemple assuré du phénomène inverse.

Ce qui est probable — et je veux voir une probabilité de plus en faveur de cette solution dans le fait que M. Hubschmied et moi-même

1. Cf. A. Holder, *op. cit.*, vol. cit., col. 965.

2. H. Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, 83, 1, p. 157; Göttingen, 1909; et G. Dottin, *La langue gauloise*, p. 277; Paris, 1920.

3. Isidori Hispalensis, episcopi, *Etymologiarum sive originum*, lib. xv, 15, 4, ed. W. M. Lindsay, t. II, Oxonii, 1911.

4. A. Holder, *op. cit.*, vol. II, col. 1006.

5. J. Jud, *Mots d'origine celtique? ROMANIA*, t. XLVII, p. 491; 1921.

6. Cf. des exemples dans G. Dottin, *op. cit.*, p. 65.

y avons pensé en même temps, et indépendamment l'un de l'autre — c'est que le *-i-* du \**pino* hispano-catalan doit s'expliquer par le croisement du gaulois PĒNNOS avec un mot d'origine inconnue, \*PĪCCO, usité dans les trois langues romanes de la péninsule ibérique en particulier, au sens de «pointe, pointe de montagne», sous la forme *pico*: et j'ai signalé déjà l'extrême parenté sémantique existant entre le languedocien à *pi* et l'espagnol *pino* — et, pourrions nous ajouter, le portugais à *pino*. Nous aboutissons ainsi à la forme hybride \*PĪNNO.

Mais c'était là une forme exceptionnelle, puisqu'elle comportait une voyelle longue suivie de la consonne double -NN- : il n'est dès lors nullement impossible, comme me le suggère M. Hubschmied, qu'étant donné la rareté même de cette combinaison, le groupe -NN- se soit simplifié en -n- dans la partie orientale de la péninsule ibérique. Cette évolution pouvait s'y produire d'autant plus facilement que, pour cette même région, la simplification du -LL- latin en -l- après une voyelle longue est un fait dûment constaté : M. Meyer-Lübke, en effet, a déjà remarqué qu'en français, en rhétoroman et en provençal STĒLLA, VĪLLA, ANGUĪLLA, ŌLLA passent à \*STELA (d'où le fr. *étoile* comme VĒLA > *voile* par exemple), \*VĪLA, \*ANGUĪLA, \*ŌLA (d'où l'ancien fr. *eule* comme *seule* < SŌLA)<sup>1</sup> : et il est évident que le catalan, avec ses *estela*, *vila*, *anguila*, se rattache au provençal. C'est-à-dire qu'il a lui aussi participé à cette simplification du -LL- en -l- dans les conditions susdites.

Un passage de \*PĪNNU à \*PĪNU, bref, serait théoriquement admissible pour expliquer le catalan *Pi*, et la forme *pinus* du latin médiéval. Mais pour le reste de la péninsule? Il est certain, comme l'a vu également M. Meyer-Lübke, que le latin d'Espagne, contrairement à ce qu'ont fait les langues mentionnées tout à l'heure, n'a pas fait passer -LL- à -l- dans les mêmes mots, puisqu'*estrella* suppose une base STĒLLA > STELLA par exemple. M. Hubschmied serait cependant disposé à admettre que la simplification -ĪNN- > -ĪN- aurait été connue dans une aire un peu plus étendue que la réduction voy. longue + LL > voy. longue + l, étant donné que la première combinaison (celle qui nous intéresse) était beaucoup plus rare que l'autre, et par conséquent beaucoup plus instable; il entrever-

1. W. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der romanischen Philologie*, 3. Aufl., pp. 145-146; Heidelberg, 1920.

rait en d'autres termes la possibilité que cette même simplification \*PĪNNU > \*PĪNU ait pu se produire, non seulement sur domaine catalan, mais dans le latin d'Espagne aussi, de sorte que l'espagnol \**pino*, *pina*, aurait exactement la même base que les formes catalanes que nous étudions. Par contre, plus à l'ouest encore, on en serait resté à l'étape \*PĪNNU : d'où le *pino* portugais, dont l'origine serait ainsi légèrement différente du \**pino*, *pina* castillan. Ainsi seraient expliquées les divergences qu'il faut bien admettre dans la base du mot portugais d'une part, du mot espagnol (et catalan) de l'autre, si l'on ne veut pas supposer un emprunt du portugais à l'espagnol, supposition qui se heurte à cette difficulté que \**pino*, chef du groupe portugais, n'existe pas, ou tout au moins n'existe plus en castillan — il est vrai qu'il faut bien l'admettre en catalan vulgaire, anciennement, pour rendre compte du latin médiéval *pinus* — et à cette autre difficulté que la famille que nous étudions paraît après tout plus vivace sur territoire portugais — pays emprunteur, d'après notre hypothèse d'un moment — que sur le domaine castillan.

Mais il serait possible, si je ne me leurre, d'expliquer autrement encore les formes catalanes et espagnoles. Si l'on pense que le gaulois AREPENNIS ou ARAPENNIS a donné en espagnol *arapende* et *arepende*, et qu'en portugais TALOPENNO ou mieux, selon M. Jud,<sup>1</sup> ARE-TALOPENNUM incompris et mal interprété en AD ALOPENNUM a abouti à *alpendre* en portugais et en galicien, et que cette forme, si on en supprime un -r- épenthétique qui n'est pas rare dans ces parlars,<sup>2</sup> suppose un \**alpende* plus ancien, on est en droit d'admettre que dans la péninsule ibérique le gaulois PENNO avait passé à \*PENDC: ce qui est d'autant plus compréhensible que dans une partie au moins de la Gaule il en a été de même, puisque ce même TALOPENNO, ou peut-être une forme féminisée \*TALOPENNA, est à la base du nom de lieu *Tallevende*, porté par deux communes contiguës, *Tallevende-le-Grand* et *Tallevende-le-Petit*, près de Vire, dans le département du Calvados, appelées *Talevinda* vers l'an 800 dans le *Polyptique d'Irminon*.<sup>3</sup> Il serait possible, dès lors, que l'hybride

1. J. Jud, *art. cit.*, p. 491.

2. J.-J. Nunes, *op. cit.*, p. 163.

3. A. Longnon, *Polyptique de l'abbaye de Saint-Germain des Prés*, t. I, p. 205; Paris, 1895. On sait que ce nom de *Tallevende*, selon M. Ant. Thomas,

\*PĪNNO- provoqué par la collision de PĒNNOS et de PĪCCUS ait subi lui aussi la même évolution, et qu'il ait passé à \*PĪNDO-. Or M. Menéndez Pidal a justement montré qu'anciennement le groupe -ND- s'est assimilé parfois en -nn- ou en -n- en catalan et en aragonais surtout : le latin SPŌNDA donne en catalan ancien *espona*, «borde del lecho, costado» : et il mentionne des formes anciennes «ipso *sponnal*» en 1057, «illas *sponna*» en 1147 pour la Catalogne, «illa *spuenna*» vers 1062, *sponna* en 1080, *spuanna* en 1085 pour l'Aragon; FUNDUS à son tour devient *fonnos* vers 1062 dans la même région. On rencontre des traces de ce phénomène tant dans l'onomatistique que dans la toponymie, aussi : le nom de personne *Galindo*, remarque M. Menéndez Pidal, apparaît sous la forme *Galino* et *Galindu* en 1024, «Asnar *Galinonis*» en 1025, *Galino* à côté de *Galindo* en 1056; et, pour les noms de lieu, nous avons *Espona* près de Lerida, *Esponellà* < SPONDILIANUM aux environs de Gérone, GERUNDA > *Gerona* elle-même, ainsi que, pour l'Aragon, \*MUNDOBRIGA > *Munébrega*, au Sud de Calatayud. Le même savant ajoute enfin que l'on rencontre des traces de ce phénomène, rarement il est vrai, plus à l'Ouest et plus au Sud : un texte de Léon daté de 1042 mentionne un «rex *Fridenano* in Legiones»; on trouve une graphie *Respenna* en 1060 à Sahagun pour le toponyme *Respenda* (Pallencia); et en Castille même une charte datée de Cardeña en 1064 parle elle aussi du «rex *Fredinano*», de même que, dans des documents du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle apparaissent çà et là *quano*, *quanno*, pour *quando*.<sup>1</sup>

Ce phénomène, au surplus, pour la Catalogne tout au moins, est plus ancien que ne le laissent entrevoir les exemples cités par M. Menéndez Pidal, qui n'en donne pas d'antérieurs à l'an mille. En 900 déjà, en effet, une charte fait mention d'un «apennicio de comitatum Ausone»;<sup>2</sup> et qu'il ne s'agisse pas là d'une lecture erronée ou du résultat de la fantaisie d'un scribe, c'est ce que suffisent à prouver deux passages presque identiques, et de très peu posté-

*Mélanges d'étymologie française*, 1<sup>re</sup> série, 2<sup>e</sup> éd., *Collection linguistique* p. p. la Société de linguistique de Paris, t. XXII, p. 192; Paris, 1927; se retrouve dans le nom de *tallewane*, «pot de grès où l'on met le beurre», terme normand mentionné à Bayeux au XV<sup>e</sup> siècle sous les formes *tallevende*, *tallevande*.

1. R. Menéndez Pidal, *Origenes del español*, 2.<sup>a</sup> éd., t. I, pp. 299 sqq.; Madrid, 1929.

2. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. XV, p. 29.

rieurs au premier : «in *apennicio* de comitatum Ausone in Valle-facunde» en 903,<sup>1</sup> et «in *apenicio* de comitatum Ausone» en 909,<sup>2</sup> pour me borner là. Enfin, le nom propre d'origine germanique GALINDUS<sup>3</sup> apparaît en Catalogne sous la forme *Gallinno* en 961 déjà<sup>4</sup> : et nous l'y retrouvons orthographié *Galinno* dans la vallée de Ripoll en 1002<sup>5</sup> encore.

Or, si sur domaine espagnol, en Aragon spécialement, SPONDA a pu devenir *espona* à un moment déterminé, et si GALINDUS a pu aboutir à *Galino*, il est évident que rien n'empêche un \*PINDO- d'avoir pu donner \**pino*. Et en domaine catalan, ce même \*PINDO- peut être à la base de *Pi* toponyme, ainsi que du *pinus* médiéval. Sans doute, en catalan ancien comme dans la langue moderne, quand le groupe *-nd* s'est trouvé à la finale, seul le *d* a disparu, dans la règle, tandis que le *-n* a subsisté, devenant final à son tour : ainsi avons-nous en catalan ancien *on* <UNDE, *quan* <QUANDO, *sovin* <SUBINDE.<sup>6</sup> Mais M. Griera note lui-même que cet *-n* a disparu dans *redó* <ROTUNDU : et ce cas n'est pas si esseulé qu'il en a l'air, puisque le nom propre GALINDUS est identique au nom de famille *Gali*,<sup>7</sup> puisqu'à côté de *Ferran*, le prénom latinisé FERRANDUS a abouti à *Ferrà*.

Sans doute paraît-il bien que cette disparition du *-nd* final n'est qu'exceptionnelle en catalan, que ce n'est là qu'une tendance, et non pas une loi; sans doute, la plupart du temps, la réaction a-t-elle été la plus forte, de sorte que le *-n* s'est conservé jusqu'à nous. N'empêche que ces quelques exemples où *-nd* a complètement disparu sont là, qu'ils existent : on ne peut en conséquence rejeter sans autre l'hypothèse de la présence d'un \*PĪNNU->\*PINDO- à la base du toponyme *Pi*. Cela d'autant plus que l'assimilation *-ND->-nn-*, clairement d'origine osque en Italie, a comme centre en Espagne, ainsi que l'a établi M. Menéndez Pidal,<sup>8</sup> les villes de Huesca et de

1. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. cit., p. 35.

2. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. cit., p. 57.

3. Cf., sur ce nom, mon «Essai sur l'onomastique catalane du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle», *Anuari de l'Oficina romànica*, vol. I, p. 73; 1928.

4. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. cit., p. 193.

5. F. Monsalvatje y Fossas, *op. cit.*, vol. cit., p. 231.

6. A. Griera, *Gramàtica històrica de català antic*, p. 73; Barcelona, 1931.

7. *Diccionari Aguiló*, fasc. III, p. 118; Barcelona, 1919.

8. R. Menéndez Pidal, *op. cit.*, vol. cit., pp. 302-303.

Lleida qui ont été, la première surtout, un centre de culture latine, la «sede de las escuelas, donde se educaban y romanizaban los jóvenes españoles, según refiere Plutarco» : et c'est un peu au nord de là, sur les deux versants des Pyrénées, que nous avons trouvé, non seulement les toponymes *Pi*, *Pincaró*, mais la plupart des mentions de *pinus* : une seule de ces dernières, en effet, le «*pino* qui vocatur ad ipsa Alzinela» de 963, se rapporte aux environs d'un Olesa près de Barcelone, qui peut être, ou Olesa de Montserrat, ou plutôt Olesa de Bonesvalls.

Mais est-il loisible de supposer, à la base du *pino* portugais, un \*PINDO- dont l'existence est possible ailleurs? Il est vrai que le groupe -ND- se maintient dans l'Ouest de la péninsule : on y a par exemple *landa*, *redondo*, *segondo*. Si nous ne connaissions que les mots *mandar*, *redondo*, *segondo* en espagnol, nous pourrions avoir le même sentiment de la persistance, de la continuité du groupe -ND- latin jusqu'à nos jours : et cependant, les faits réunis par M. Menéndez Pidal sont là pour nous prouver que la réalité a été plus complexe. Sans doute les textes médiévaux portugais ne connaissent-ils pas, en principe, ce passage de -ND- à -nn- ou -n- : mais, toutefois, M. Menéndez Pidal cite le nom de famille *Gamúndez* en Galice, porté par un archevêque de Santiago en 1153, qui correspond aux *Camuñez*, *Camuno* actuels. Il ne paraît en conséquence pas impossible que le latin ou le roman de cette région ait eu lui aussi \*PINDO-, qui aurait abouti à *pino* comme GAMUNDUS à *Camuno*. Ce terme même de *pino*, du reste, a dû être connu d'abord dans une région de pointes rocheuses, de montagnes, c'est-à-dire vraisemblablement en Galice : et ce serait de là qu'il aurait émigré plus au Sud. Mais, si cela était, nous serions justement dans une région plus rapprochée de celles qui ont connu l'évolution -ND->-nn-: de sorte que, même si la Galice n'a pas connu ce phénomène, elle a pu emprunter *pino* à une époque où les dialectes espagnols le possédaient encore, à une époque assez récente, par ailleurs, pour que le mot eût pu échapper au traitement habituel du *n* précédé de *i* dans *vinho*, *minho*, *vezinho* et tant d'autres.

Quelle que soit du reste l'explication que l'on accepte pour rendre compte de la divergence existant, en dépit de la ressemblance extérieure, entre *pino* portugais et \**pino*, *pina* castillan, il n'en reste pas moins que la base \*PĪNNU, due au télescopage du gaulois

PĒNNOS et du préroman \*PĪCCUS, paraît vraisemblable. Et ce télescopage a pu se produire d'autant plus aisément que les deux mots avaient des valeurs très voisines, qu'ils ont été connus tous deux tant au Nord qu'au Sud des Pyrénées. Sémantiquement, cette base explique à merveille tous les mots dont nous avons eu à nous occuper : du sens primitif de «pointe rocheuse, rocher en pointe», conservé dans le latin médiéval *pinus*, on arrive aisément à celui de «sommet, point le plus haut», d'où d'une part, en portugais, les valeurs scientifiques de «zénith, apside», et d'autre part le sens figuré de «temps où une chose atteint sa plus grande intensité». En espagnol, un \**pino* rendu probable du fait que cette forme a existé tant à l'Ouest qu'à l'Est, et qu'en vertu du principe de la continuité des aires le centre a dû la connaître aussi, s'est féminisé en *pina*, qui a pris la valeur diminutive de «borne», puis de «créneau» — créneau à la sarrasine, non pas à profil rectangulaire, mais bien conique —; l'adjectif *pino*, cependant, est demeuré plus près du sens primitif de \**pino* substantif, puisqu'il signifie encore «en pente très roide, presque vertical, très escarpé». Au surplus, nous avons vu qu'une autre preuve de l'existence en castillan d'un substantif \**pino* était la présence dans cette langue des expressions *a pino* et *en pino*, dont la première a un sens beaucoup plus restreint qu'en portugais : tandis que dans cette dernière langue cette locution signifie «à pic, en pointe; haussé, élevé, tout droit», *a pino* ne se dit guère en espagnol qu'en parlant d'une certaine façon de sonner les cloches : *tañer-la* [campana] *a pino*, dit Covarruvias, «es levantarla en alto». Quant à l'*enpino* espagnol, il signifie tout naturellement «tout droit, en pied» : et de là nous passons sans transition sémantique au verbe *empinar*, connu des trois langues de la péninsule au sens de «dresser sur un bout, élever, hausser», d'où, au figuré «lever le coude, boire beaucoup» et, au réfléchi, «se dresser sur la pointe des pieds; se cabrer, en parlant des chevaux». Le substantif *empino* ne présente aucune particularité de sens digne d'être notée, non plus que le participe adjectif *empinado*, catalan *empinat*, et les dérivés catalans *empinada* et *empinament*, et le castillan *empinadura*. Nous savons enfin que le portugais possède les substantifs *pinóco* et *pinote*,<sup>1</sup> ainsi qu'un verbe dérivé de ce der-

1. Cf., sur ces substantifs portugais en *-ote*, J. J. Nunes, *op. cit.*, p. 403.

nier, *pinotear*, et son composé *espinotear* : eux aussi se rattachent à *pino* sans qu'il y ait à cette parenté une difficulté quelconque.

Toute cette famille, bref, forme un ensemble sémantique compact dont les variantes s'expliquent aisément, si l'on part de la valeur fondamentale de «rocher en pointe». M. Meyer-Lübke, attiré semble-t-il par le correspondant allemand de *empinarsen*, *sich bäumen*, fait du verbe espagnol un dérivé de *pino* «pin» : il admet même que l'italien *impennarsi* serait un emprunt du castillan, plutôt qu'un dérivé de *PINNA* comme le disait D'Ovidio, et que le portugais *empinarsen* «wird aus dem Spanischen stammen und ist dann die Grundlage für portg. *pino* 'höchster Punkt' geworden».<sup>1</sup> Tout cet exposé, je crois, fourmille d'erreurs : ce n'est point une raison qu'*empinarsen* puisse se dire aussi *enarbolarse* en espagnol et *sich bäumen* en allemand, pour qu'on soit obligé d'y voir un dérivé de *PINUS* «pin», d'abord; et que l'italien *impennarsi* soit bien dérivé de *PINNA* «crête de montagne» et non un emprunt improbable de l'espagnol, c'est ce que prouve le fait qu'on ne peut le détacher du provençal *s'empena* qui, avec sa valeur de «monter sur une crête de montagne»,<sup>2</sup> est beaucoup plus près de la base *peno*, *penno*, s. f., «crête de montagne, rocher», qui est évidemment le latin *PINNA* : *empinarsen* et *impennarsi*, bref, n'ont, en dehors d'une signification identique, qu'une ressemblance extérieure factice, signification et ressemblance dues au fait que les étymons *PINNA* et *PINNO*, bien que d'origine très différente, avaient des sens voisins.

Au surplus, si cette valeur voisine et cette ressemblance extérieure ont réussi à induire en erreur des étymologistes et des linguistes, il faut s'attendre à ce que le peuple lui aussi ait parfois réuni ces mots mal à propos. Et c'est bien ce qui s'est produit, puisqu'aux Açores nous avons le substantif *pinasco*, dû évidemment à une rencontre de *pino* et de *penhasco*; qu'en asturien *piña* «punta de algo» est non moins certainement un *pino* qui s'est croisé avec *peña* — et c'est là par conséquent un indice de plus qu'anciennement l'espagnol a dû posséder ce \**pino* —; et qu'enfin en catalan *empignar* et *empinyar-se* ont une origine analogue : c'est *empignar* qui s'est heurté à *penya*.

1. W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, n.° 6519, p. 540.

2. F. Mistral, *op. cit.*, t. 1, p. 877

Le type préroman \*PICCUS, qui manque à la Sardaigne, au rhétoroman et au roumain, et qui par contre est particulièrement vivant dans la péninsule hispanique et dans le Sud de la France, n'a jamais fait l'objet d'une étude approfondie.<sup>1</sup> Voulons-nous cependant, pour un instant au moins, lui attribuer l'épithète d'ibère? PENNO, lui, est incontestablement celtique : de sorte que notre \*PĪNNUS aurait quelque chance d'être celtibérique, et de représenter dans le lexique un même mélange que les Celtici et les Celtiberi dont nous ont parlé les auteurs de l'antiquité.

PAUL AEBISCHER

1. Cf., cependant, W. Meyer-Lübke, *op. cit.*, n.º 6495, p. 483.